

## Enfermés dehors<sup>1</sup>

*Solal Rabinovitch*

Qu'est-ce qui amène un psychotique chez un analyste ? Il ne cherche pas un sens à son histoire, une histoire pleine de trous et des scories que sont les dates et les lieux. Avant de tenter son exil vers l'Espagne, Walter Benjamin remit à Hannah Arendt son manuscrit *Sur le concept d'histoire* : l'une de ses thèses porte sur « la mémoire des sans-nom, à quoi est dédiée l'histoire ». Son histoire de sans-nom, le psychotique s'en fiche ; inutile de traquer une anamnèse. Son histoire, elle est dehors. Dehors, emmêlée à des fragments du monde. Peut-être que c'est ça que Freud appelait la « perte de la réalité » : les trous (les lacunes) de l'histoire du sujet sont rapiécés par du délire (tentatives de guérison disait Freud, suppléances dit-on maintenant). L'étoffe de ce qui n'est pas encore un récit est ravaudée par des pièces faites de bribes du sujet abolies au-dedans et revenues du dehors : elles deviennent des bribes du monde qui se collent là où une faille de la relation du sujet au monde en a brisé la continuité, là où s'est déchirée la possibilité de subjectiver la réalité. La seule temporalité de l'histoire du sujet est celle du présent de sa présence. S'il y a un récit un jour, c'est dans ce temps-là.

Le terme de *Verwerfung* désigne le mécanisme psychique qui met dehors : le préfixe allemand *Ver* exprime le geste de l'éloignement – le verbe *werfen* signifie « jeter ». Jeter si loin qu'on ne peut le retrouver : c'est le sens de forclore. Freud a utilisé ce terme pour en élaborer progressivement la différence d'abord avec le refoulement des névroses, puis avec le déni des perversions, jusqu'à le réserver à la psychose. En 1894, *Verwerfung* et refoulement étaient encore confondus : "le moi rejette (*verwift*) la représentation insupportable en même temps que son affect et se comporte comme si la représentation n'était jamais parvenue au moi."<sup>2</sup> . A partir de

---

<sup>1</sup> Intervention lors de la journée du 3 mai 2016, organisée par Guy Dana, à l'hôpital de Perray-Vaucluse, à Sainte-Geneviève des Bois.

<sup>2</sup> S.Freud, "Psychonévroses de défense" in *Névrose, psychose, perversion*, p.12, P.U.F.

1915, ils seront différenciés : "*Eine Verdrängung ist etwas anderes als eine Verwerfung*"<sup>3</sup>. Et en 1918, le partage entre *Verwerfung* et *Verdrängung* est définitif : "il la rejeta (*verwift*) [il s'agit de la castration], et s'en tint à la vieille théorie du commerce par l'anus. Quand je dis : il la rejeta, le sens immédiat de cette expression est qu'il n'en voulut rien savoir, ceci au sens du refoulement. Aucun jugement (*Urteil*) n'était par là porté sur la question de son existence, mais les choses se passaient comme si *elle n'existait pas*."<sup>4</sup> " Lacan traduit ainsi : "Par là on ne peut dire que fut proprement porté un jugement sur son existence, mais il en fut aussi bien que si elle avait jamais existé."<sup>5</sup> Ce qui est rejeté, dans la psychose, n'aura jamais existé.

Freud fera ensuite une seconde partition entre la toujours présente *Verwerfung* et le déni. Comme la première fois, il utilisera d'abord indifféremment, à propos des psychoses, *Verleugnung* et *Verwerfung*, avant de les séparer au regard du mode de retour d'un contenu dénié ou rejeté (forclos). Symptôme, fétiche ou hallucination sont chaque fois le retour d'une représentation refoulée, déniée ou forclosée : mode de retour qui indique chaque fois le mécanisme de défense en jeu. Pourtant psychotique et fétichiste se détournent tous deux de la réalité ; mais, précise Freud, lorsque le fétichiste contredit sa perception (d'un phallus maternel), il ne produit pas d'hallucination mais procède à un déplacement ; le contenu dénié reparaît dans un autre lieu (les orteils ou l'ourlet de la jupe) quoique dans le même temps. Le refoulé reparaît dans un autre temps (l'après-coup) mais dans un même lieu (l'inconscient). Le forclos reparaît dans un autre lieu (le dehors) et un autre temps (le présent). Cliniques différentes donc, imposant des pratiques différentes : ce qui revient dans la cure (symptôme, fétiche ou hallucination) suppose chaque fois à l'analyste la figure d'un savoir différent (celui de l'inconscient, celui de la castration, celui de la jouissance). Reste que la plupart des cas sont impurs ; un même

---

<sup>3</sup> S.Freud, "L'homme aux Loups", in *Cinq psychanalyses*, PUF, p.385.

<sup>4</sup> *Cinq psychanalyses*, p. 389, *op.cit.*

<sup>5</sup> Lacan, *Ecrits* p.387.

représentant pulsionnel, remarque Freud, peut être clivé, une part touchée par le refoulement, l'autre par le déni<sup>6</sup>. Pourquoi pas aussi par la *Verwerfung* ?

Ce qui est aboli au-dedans reparaît du dehors, écrivait Freud. Du rejet hors du psychisme d'une représentation et de son affect, ce qui définit la *Verwerfung* freudienne, Lacan fera cette négation à séquence forclusive, conjugquée au futur antérieur : "comme si cette représentation n'était jamais arrivée". Longtemps après sa traduction en 1956 par forclusion, il lui arrivera encore d'utiliser *Verwerfung* dans les *Non-Dupes* (19-3-74) et dans le *Sinthome* (18-11-75). Rejet comme forclusion pourraient donner l'idée d'un déficit, d'un « y a pas » inhérent à la psychose. Ou d'un « y a plus ». Or Lacan comme Freud récuse toute conception déficitaire de la psychose. Ils s'intéressent à ce qui revient du « y a plus » : les constructions délirantes qui rapiècent l'étoffe trouée du récit, les hallucinations, le fantôme de la pensée. « Si nous ne sommes pas capables de nous apercevoir qu'il y a un certain degré, non pas archaïque à mettre quelque part au niveau de la naissance, mais structurel au niveau duquel les désirs sont à proprement parler fous, si pour nous le sujet n'inclut pas dans sa définition, dans son articulation première, la possibilité de la structure psychotique, alors nous ne serons jamais que des aliénistes<sup>7</sup>. » »

Le terme de forclusion nomme le dehors d'où procède l'enfermement des fous (et d'autres exclus, exilés, réfugiés, apatrides), et peut-être aussi des psychanalystes qui s'occupent des fous. Pas seulement exilés de leur pays ou de leur langue, mais de leur propre histoire, de la langue de leur enfance. Enfermés dehors. Comme effacés du Livre des vivants, est-il dit dans l'Exode. La réclusion a longtemps répondu à l'exclusion, comme notre façon de reconnaître en eux la part d'étranger en chacun de nous. *Auschiessen* comme *forclure* signifiait autrefois : exclure, priver, chasser, empêcher, bannir, omettre, retrancher. Puis ces deux verbes sont entrés dans le vocabulaire juridique pour signifier : enfermer au-dehors, bannir, clore à l'extérieur de manière à barrer un chemin. Enfermer dehors. Ainsi *forclure* ne signifie plus seulement chasser, rejeter, mais implique que le lieu d'où l'on est chassé

---

<sup>6</sup> S. Freud, « L'inconscient », *Métopsychoanalyse*.

<sup>7</sup> J. Lacan, séminaire *L'identification*, inédit, séance du 2 mai 1962.

est refermé à tout jamais. On a jeté au loin la clef. Plus tard, à partir du XVIème, exclusion remplacera, dans la langue commune, forclusion, qui devient un simple terme de palais. Ce n'est plus alors que de la loi que quelque chose sera forclos ; d'ailleurs, paradoxe, le quelque chose forclos rendra en temps voulu, déterminé à l'avance, la loi elle-même obsolète. Ainsi la négation forclusive se conjugue au futur antérieur.

Comment la négation met-elle dehors ? Dans la langue, la part forclusive de la négation française se dit "rien", "pas", "mie", "goutte", "point", "personne"<sup>8</sup>. Si "je n'irai pas" indique la détermination du sujet, un "je crains qu'il ne vienne" manifeste une discordance entre l'énoncé "je crains qu'il vienne" et l'énonciation "je crains qu'il ne vienne pas" (soit : j'espérais qu'il vienne). C'est ce "ne" explétif ou discordancier qui introduit, dans l'énoncé, la dimension du sujet en tant qu'il n'est pas d'accord avec l'énoncé qu'il produit ; autre part de la négation, qu'on appelle discordancielle ou énonciative, elle descend vers l'énoncé pour y laisse une trace<sup>9</sup>. Ainsi le "ne" amène au jour le voeu du sujet, décalé de l'énoncé.

Avec cette marque subjective, le petit "ne" discordancier divise la négation française. En allemand par contre, le *nicht* tombe à la fin d'une phrase et la rature tout d'un coup ; c'est une négation pure et simple, forclusive, ablative, comme le *not* anglais ou le *nao* portugais. En français, seul le "pas, le "point", qui vient en second après le « ne », est forclusif. Forclusif au sens où il exclut le réel<sup>10</sup>, disait Lacan en 1962, tandis que le "ne" ne représente que le sujet de l'inconscient. Je dirais que le forclusif porte sur le réel, ou bien qu'il envoie l'énonciation se promener dans le réel.

S'agit-il du réel sonore, phonétique de la langue ? Un "je ne sais" exprime la vacillation, l'hésitation, ou le doute du sujet de l'énonciation ; mais un "j'sais pas" tombe comme un arrêt. Dans cet arrêt, le « je » devient, par élision ou avalement du "ne", et dans le voisinage du "s" du « sais », une sifflante sourde "ch"; la

---

<sup>8</sup> Damourette et Pichon, article "La négation", dans *Grammaire française*, volume II.

<sup>9</sup>J. Lacan, séminaire *Le désir et son interprétation*, inédit, séance du 10-12-1958.

<sup>10</sup>J. Lacan, séminaire *L'identification*, séance du 17 janvier 1962.

phrase repose dès lors sur l'occlusive du "pas". Répétée, l'occlusive de ce « pas » lourd qui sépare pour la première fois la colonne d'air entre dedans et dehors, devient « papa ». C'est la syncope signifiante qu'introduit le Nom-du-Père dans la continuité intérieur-extérieur. Elle a pour sillage ce "pas" de la négation forclusif. Il vient, dans l'écriture, transformer la trace visuelle et phonétique de la trace de pas dans le sable, en un pas de trace : soit l'absence.

Ainsi il y a passage entre le forclusif de la langue et le forclusif de la *Verwerfung*. Toute négation est sonore dans la langue. Si tout énoncé comporte la trace d'une énonciation qui le négative, c'est sous forme sonore que reparaitra, dans la psychose, cette énonciation. Dans les oreilles, qui ne se referment jamais sur le dehors. Les énoncés psychotiques sont toujours affirmatifs, même sous forme négative, car ils n'incluent pas la discordance d'une énonciation. C'est ce qui impose l'idée qu'il n'y a aucune supposition de savoir dans le transfert, mais rien que deux sujets pensants, qui disent ce qu'ils pensent. Qui produisent des énoncés qu'ils prononcent.

L'Autre n'était pas encore barré en 1956 lorsque Lacan traduisit la *Verwerfung* freudienne par forclusion. Mais c'est bien cette future barre sur A qu'éloigne à jamais la forclusion, comme elle éloignera le manque dans A ou la place vide en A, ou encore le défaut au cœur du savoir qu'indique le petit « ne » explétif. La forclusion ne laisse que l'Autre réel jouer dans la cour des grands - Autre réel du délire, qui contient non pas les signifiants du sujet, mais le sens même que prend son existence pour cet Autre. La barre sur A écrit la castration de l'Autre ; c'est-à-dire, puisque pour le tout petit l'Autre réel est incarné par la mère, la castration maternelle, que Freud met au centre de la structure subjective. Les positions subjectives (névrose, psychose, perversion) sont des façons différentes de nier et de refuser cette castration maternelle, par refoulement, forclusion ou déni. Toute analyse démarre avec, pour donne initiale, cet Autre complet que Lacan appellera parfois le Sujet Supposé Savoir, Dieu en somme ; et son enjeu, c'est la reconnaissance d'un manque radical dans l'Autre, et de l'inexistence d'un sujet supposé au savoir inconscient.

Or, le psychotique commence sa cure là où le névrosé la finit, dans cette chute du sujet supposé savoir : il sait bien qu'il n'y a pas d'Autre complet à qui demander un savoir. Car le seul savoir qui vaille pour lui, est celui que les voix, les regards et les pensées lui rendent visible, audible et lisible. Rien ne manque dans ce savoir là que convoque l'Autre du délire, et qui prend corps dans l'Autre du corps. Continuité qui s'installe entre l'Autre du délire (c'est le sens de son existence) et l'Autre du corps (retour du forclos). Une continuité entre le sens de son existence et son être (le corps).

Face à cette continuité, l'analyste n'est qu'un bout de réel à déchiffrer dans le regard, la voix ou le geste. Ici, pas de sujet qui sache l'inconscient comme dans la névrose, mais pas non plus de sujet qui sache ce savoir vivant, avec les signifiants forclos, dans le réel. Dans ce champ où reparaît le forclos, c'est le psychotique qui à son tour écoute et regarde l'analyste. Voire même qui le *supporte*.

À l'absence d'un signifiant, le sujet répond par l'affirmation d'autant plus appuyée d'un *autre* entre l'Autre et lui-même<sup>11</sup>, ce qui inscrit la possibilité de transfert. Parce qu'il affirme cet *autre*, il peut parler ou ne pas parler. Ni Autre délirant, ni autre spéculaire du miroir : deux écueils entre lesquels se glisse le dialogue avec un psychotique. Une même question, celle du sujet et celle de l'être, les tient. Ils se trouvent ainsi chacun en prise directe avec le savoir sans sujet de l'inconscient, d'autant plus que l'absence totale de censure permet à l'inconscient de passer au conscient sans que rien ne l'arrête ni ne l'altère. Chacun supporte le transfert, le psychanalyste avec le fonds de réel de la fiction qui le soutient, le psychotique avec du réel lestant ses pensées non refoulées. Deux sujets, donc, mais seul l'analyste est mis en demeure de penser, et de dire ce qu'il pense. C'est pourquoi le psychotique l'écoute. Dialogue particulier, dont aucun des interlocuteurs n'est supposé savoir, mais dont l'un doit dire tout haut ce qu'il ne peut saisir de la pensée de l'autre. La pensée qui se fabrique dans l'espace mental de l'analyste à partir des symptômes du patient, permet, à condition d'être formulée, de compléter la pensée

---

<sup>11</sup> J.Lacan, *Séminaire III*.

du patient, fragmentée en choses et en mots ; elle construit un appui à son sentiment d'existence.

Ainsi l'analyste participe au récit, non pas avec sa bouche mais avec le poids réel de son existence. Si ce qu'il pense lui vient du patient, il n'est, lui, rien d'autre que cette parole qu'il doit produire et dont il ne sait rien. Voilà l'expérience d'un psychanalyste avec la psychose : devoir se tenir sur le bord du champ de sa propre pensée, avant même qu'elle ne puisse se formuler, là où ce champ se partage, là, sur sa ligne de partage avec les pensées de l'autre, dont il devra formuler, sans les connaître, la chute ou le complément. Ainsi l'analyste est forcé de renoncer à son rêve d'architecte (construire le fantasme du patient), et se réduit à la formulation d'une existence qui, tout au long du dialogue, se désassujettit progressivement de l'Autre pour y frayer son propre récit.